

Images du réel

Number 241, January–February 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47810ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2006). Review of [Images du réel]. *Séquences*, (241), 46–48.



À PART DES AUTRES

Pour certains jeunes, trouver sa place dans la société représente un défi en apparence impossible. Ces éternels marginaux possèdent un potentiel évident, mais semblent incapables de fonctionner dans les cadres établis. Devant l'échec des programmes de réinsertion, la création artistique et l'entraide demeurent souvent les seules voies susceptibles de leur redonner confiance.

C'est en voulant rendre hommage à ces jeunes décrocheurs que Marcel Simard (*Love-moi*) a réalisé son huitième film. Le cinéaste a côtoyé durant cinq ans les stagiaires de l'organisme de raccrochage socioprofessionnel La Réplique, où il supervisait lui-même un atelier de cinéma. Cette collaboration a débouché sur l'écriture et le tournage de trois moyens métrages qui ont servi à la fois de matière première et d'inspiration pour la création de ce film.

À part des autres, une fable urbaine qui aborde les thèmes de l'exclusion et de la marginalité, dresse un constat de cette réalité. Le film nous fait découvrir les destins entremêlés de cinq de ces jeunes marginaux qui, malgré leur potentiel et leur volonté de s'en sortir, ne réussissent pas à s'adapter aux programmes conventionnels de réinsertion sociale. Bien résolues à leur venir en aide, les intervenantes Sarah et Margot les guident vers un atelier de cinéma. Cette expérience de création les amène à plonger au fond d'eux-mêmes pour revivre les étapes marquantes de leur existence et tenter de mieux comprendre qui ils sont.

Même s'il s'agit avant tout d'une fiction, **À part des autres** emprunte une esthétique qui se rapproche du documentaire. Certains témoignages sont tournés en noir et blanc; d'autres, enregistrés sur bande vidéo. Les expériences que racontent les cinq jeunes à la caméra et celles qui sont reconstituées sont d'un réalisme confondant et portent à réflexion. La réalisation de Marcel Simard est dynamique et d'une grande fluidité.

Il est à espérer qu'un tel film puisse non seulement donner la parole à ceux et celles qui en ont trop rarement l'occasion mais qu'il fasse également évoluer les mentalités.

Pierre Ranger

■ Québec 2005, 101 minutes — **Réal.**: Marcel Simard — **Scén.**: Marcel Simard — **Avec**: Macha Limonchik, Lucie Laurier, Maxime Denommée, Koumba Ball, Alexis Jolis-Désautels, Marilou Wolfe, Marc-François Blondin, Jean-François Pichette — **Dist.**: ONF — **Cote**: ★★1/2



LEMOYNE

Une caméra vidéo furète dans une pièce pleine de bric-à-brac. Elle se dirige ensuite vers une fenêtre en partie obstruée, pour filmer un train qui passe à quelques mètres et dont on entend le cliquetis sur les rails. Telle est la dernière séquence de ce film-portrait de Serge Lemoyne, un artiste majeur de la peinture au Québec dans la seconde moitié du 20^e siècle. La maison au centre d'Acton Vale qu'il a commencé à peindre à l'âge de quatre ans a été détruite complètement par un incendie. C'est l'intérieur trop plein que cette séquence brute montrait. Ce film de trois jeunes réalisateurs privilégie donc le document sans commentaire ou musique pour nous montrer le parcours de cet écorché vif, ce tourmenté qui voulait rapprocher l'art de son public en organisant des *happenings*, des manifestations.

De courtes entrevues avec des amis ou collaborateurs nous permettent de mieux le comprendre et des extraits documentaires nous montrent directement ses bons coups, comme ce vernissage d'une exposition ne montrant que des diapositives de ses œuvres où des amis, munis de micros et de caméras, interviewaient des spectateurs et amateurs plus ou moins étonnés. De même est souligné l'importance de plusieurs peintures *bleu-blanc-rouge*, et spécialement de sa série d'œuvres sur les joueurs du Canadien.

Malheureusement, ce choix du document brut fait en sorte que les épisodes de son enfance qui auraient pu expliquer, en partie tout au moins, son caractère de tourmenté, de cyclothymique même, n'ont pu être montrés. N'est pas non plus assez mise en lumière la réticence de certains musées à lui commander ou lui acheter des œuvres.

Son côté clown l'aurait peut-être desservi. Ses liens thématiques avec d'autres peintres canadiens, par exemple Greg Curnoe, ne sont pas non plus expliqués. Toutefois, ce portrait contient suffisamment de qualités pour qu'on soit étonné qu'il n'ait pas été présenté en compétition au dernier Fifa de Montréal.

Luc Chaput

■ Canada [Québec] 2004, 80 minutes — **Réal.**: Simon Beaulieu, Benjamin Hogue, Christian Laramée — **Scén.**: Simon Beaulieu, Benjamin Hogue, Christian Laramée — **Avec**: Serge Lemoyne, Marcel Saint-Pierre, Paul Toutant, Claude Jasmin, Alain Lacoursière, Serge Tousignant — **Dist.**: Vidéographe. **Cote**: ★★



PAS ASSEZ DE VOLUME! — NOTES SUR L'OMC

Dans la mouvance des documentaires politiques militants, le réalisateur y déboulonne allègrement les discours ronronnants des porte-parole de l'Organisation mondiale du commerce (OMC). Aux Mike Moore, directeur général de l'OMC au moment du tournage, et Pascal Lamy, négociateur de l'Union européenne à l'OMC, répondent les militants Susan George, Ricardo Petrella, Agnès Bertrand, José Bové, etc. Ils conviennent que cette idée formidable d'une réglementation sur le commerce international serait, oui, formidable si les dés n'étaient pas pipés. La démonstration est percutante et retient l'attention pendant les 140 minutes de projection.

Mais si le discours se tient, les choix de traitement apparaissent un peu confus, du moins au début. Ce qui donne l'impression que le film cherche sa forme. Images superposées, accélérées, montées parfois en rafales dans un style qui rappelle les documentaires des années 60, (notamment, le cinéma cubain ou le *cinema novo* d'Amérique latine) alternent avec des images, hélas, convenues (comme ces consommateurs dans les grandes surfaces) et des passages plus lyriques.

Ailleurs, des séquences sont réussies où le traitement sonore et le montage de photos en noir et blanc misent sur l'évocation plutôt que l'illustration. On aurait souhaité que le paysan coréen immolé par le feu ait eu droit à un traitement semblable plutôt qu'à un montage désincarné sur des images de manifestations et de slogans. On se doit d'insister ainsi sur le traitement parce que l'auteur lui-même y accorde une grande importance : « Qu'est-ce qui m'empêche de mettre autant de musique que d'économie ? Rien. »

Et d'enchaîner avec un magnifique concert qui renvoie à l'idée d'une possible solidarité entre les cultures. Somme toute, malgré les hésitations du début, la réalisation est parfois inventive, le ton personnel, l'humour communicatif et sans excès de démagogie. Enfin, si l'ombre du documentariste Michael Moore plane sur le film, c'est lorsqu'il s'en démarque que Vincent Glenn devient plus intéressant.

Diane Poitras

■ Belgique 2004, 140 minutes. — Réal. : Vincent Glenn — Avec : Agnès Bertrand, José Bové, Harlem Désir, Susan George, Jean-Marie Harribey — Dist. : Les 400 Films — Cote : ★★

PAS DE PAYS SANS PAYSANS

Pamphlétaire, polémiste ou libelliste ? Non, rien de tout cela. Le dernier documentaire de Ève Lamont **Pas de pays sans paysans** est tout simplement un appel au gros bon sens, un coup de poing de logique en pleine conscience qui nous invite à mettre un frein à la production improductive. Les dieux jadis tombés sur la tête doivent se dire qu'après tout, c'est peut-être les hommes qui sont sens dessus dessous. Depuis que nous, bipèdes, avons choisi d'être sédentaires, l'agriculture a été une pratique sociale, mais la logique marchande des dernières décennies est venue changer radicalement la donne en une pratique industrielle.

Conséquences ? Lamont l'exprime mieux que ce que les quelques lignes de ce texte pourraient le faire. Prendre le temps de cultiver intelligemment pour un développement durable, une approche que la réalisatrice défend ardemment et qui se reflète dans sa démarche artistique, puisque son documentaire est le fruit d'un long labeur.

Cela dit, frileux ou amorphes n'hésiteront pas à rejeter du revers de la main les assertions parfois trop générales du film, à accuser Lamont de ne pas savoir se limiter à un scandale — élevage massif de porc, contamination de l'eau, OGM, pesticide, convergence des industries agricoles, etc. —, mais n'oublions pas que le fil d'Ariane du documentaire est le paysan et ses multiples luttes et tribulations.

Sensible aux réalités à la fois locales et universelles, la réalisatrice de **Squat!** et de **Méchante Job** assure encore ici, avec un regard pertinent, une base solide pour son sujet. Si Lamont apparaît dans le cadre au début et à la fin du long métrage, elle sait se faire discrète le restant du temps pour donner la parole à ceux qui l'ont trop peu souvent. De l'arrière-pays saskatchewanais aux cantons agricoles français en passant par quelques patelins québécois, on voit se dessiner l'ébauche d'un projet de société. Ce documentaire réitère donc la raison d'être d'un cinéma engagé, soit conscientiser.

Dominic Bouchard

■ Canada [Québec] 2005, 90 minutes — Réal. : Ève Lamont — Narr. : Mélanie Pilon — Contact : Films du Rapide Blanc — Cote : ★★★



POUR UN SEUL DE MES DEUX YEUX

Le cinéaste israélien Avi Mograbi a eu l'intuition lumineuse de rapprocher les mythes de Massada et de Samson de la situation actuelle en Palestine. En l'an 72 de notre ère, un groupe de zélotes, des Juifs extrémistes, résistant à l'invasion romaine, tient une place forte au sommet d'une falaise. Devant l'imminence de l'assaut final, ils se suicideront plutôt que de se rendre. Encore aujourd'hui, sur les hauteurs de Massada, des guides attisent la ferveur patriotique des jeunes visiteurs en leur faisant « entendre », dans le silence, les cris des assaillants et ceux des enfants qu'on égorge.

Quant à Samson, humilié et les yeux crevés par les Philistins, la Bible nous dit qu'il trouva la force nécessaire pour ébranler les colonnes de leur temple. Celui-ci s'écroula sur Samson en emportant dans la mort, « pour venger un seul de (ses) deux yeux », le plus grand nombre possible d'ennemis. Ces récits représentent, pour les Israéliens contemporains, des épisodes héroïques. Pourtant, fait remarquer Mograbi, ces modèles correspondent davantage aujourd'hui aux auteurs d'attentats suicide palestiniens.

Au centre du film, une conversation téléphonique entre le réalisateur, dans sa salle de montage, et un ami palestinien emprisonné dans les territoires occupés. Lorsqu'il sort de chez lui, Mograbi se rend à l'un des *checkpoints* où des soldats israéliens décident, dans le plus grand arbitraire, qui pourra passer le mur ce jour-là. En face, les Palestiniens doivent attendre, parfois des heures, avant de peut-être pouvoir passer, pour aller travailler, rentrer chez soi après l'école, ou pour recevoir des soins à l'hôpital. Soldats claquemurés dans des tours de ciment ou dans leurs tanks blindés, Palestiniens confinés dans des territoires surpeuplés, Israéliens prisonniers de leur propre terreur. Toutes les scènes du film semblent tourner autour de l'enfermement... et de la même question lancinante : comment un dialogue pourrait-il éventuellement s'instaurer ?

Diane Poitras

PRISONNIERS DE BECKETT

Prisonniers de Beckett ne se réclame pas du documentaire classique tant par son propos insolite que par sa forme morcelée. Oscillant entre passé et présent, ce film de Michka Saäl relate l'aventure singulière de Jan Jonson, acteur et metteur en scène, parti monter *En attendant Godot* de Beckett avec des comédiens peu communs : cinq jeunes détenus de la prison à haute sécurité de Kumla en Suède. « C'est ce qui est arrivé de mieux à ma pièce depuis que je l'ai écrite », a déclaré le lauréat du Nobel de littérature, Samuel Beckett, quand Jonson lui a confié son histoire.

Une prison est sans doute le lieu tout désigné pour cette pièce qui met en scène deux vagabonds qui attendent qu'une lueur d'espoir vienne éclairer leur vie. À la manière des personnages, les prisonniers captifs de l'obscurité cherchent un sens à leur existence.

C'est à la demande de Lennart Wilson, directeur de prison pour le moins original et coloré, que Jonson introduit l'art dramatique dans l'enceinte carcérale de Kumla en 1985. Bien que très enthousiastes, Wilson et Jonson ne se doutent pas que leur projet prendra de telles proportions. Après de longs mois de répétition et une brillante représentation dans les murs de la prison, la troupe d'acteurs / détenus, leur directeur devenu manager, et le metteur en scène partent... en tournée extra-muros ! Évidemment, goûter à la liberté ouvre l'appétit... À la veille de la première au Théâtre de Göteborg, les comédiens s'évanouissent dans la nature : « Ils n'en pouvaient plus d'attendre Godot. »

Sur la musique de Dylan, Michka Saäl construit son film comme une mosaïque. Mêlant les scènes intenses du récit de Jonson et des ex-détenus aux images d'archives du film *Godot Pâ Kâken* (1985) du cinéaste Jösta Hagelbäck, Saäl questionne le processus de rédemption dans l'absurdité du monde carcéral. ⑤

Yasmina Daha

■ **NEKAM ACHAT MISHTEY EYNAY** — Israël, France, 100 minutes, 2005 — Réal. : Avi Mograbi — Scén. : Avi Mograbi — Dist. : FunFilm — Cote : ★★½

■ **Canada [Québec] / France 2005, 85 minutes** — Réal. : Michka Saäl — Scén. : Michka Saäl — Dist. : ONF — Cote : ★★½